

Nous en avons dit plus qu'il ne faut pour montrer quelle espèce de femmes s'est réfugiée vers les hauteurs hospitalières du quartier Bréda, qui, toutefois, hâtons-nous de le déclarer, compte d'honnêtes et paisibles habitants; M. Thiers, par exemple, a son hôtel au cœur même de cette cité tapageuse que les artistes et les gens de lettres habitent en assez grand nombre. Beaucoup d'actrices y demeurent, non pas de ces actrices qui, pour avoir débuté à la salle Lyrique, prennent ce titre et ne sont, à vrai dire, que des courtisanes de profession, mais de véritables artistes, chanteuses ou danseuses de l'Opéra, sociétaires des Français, pensionnaires du Gymnase et des autres théâtres.

Le quartier Bréda a son pendant dans le quartier Latin, qui, de temps en temps, lui expédie d'assez gros contingents. La rive gauche et la rive droite n'ont rien à se reprocher, avec cette différence, toutefois, que le quartier Latin est au quartier Bréda ce que l'Odéon est à la Comédie-Française. On y débute et on s'y forme. Là, le lépidoptère apparaît à l'état de chrysalide; ici, il devient papillon, et papillon de première grandeur; puis les ailes perdent leur azur, leur nacre, leurs paillettes, et tout revient à sa forme rudimentaire, sans espoir, cette fois, d'aucune métamorphose.

BRÉDA (LA REDDITION DE), tableau de José Leonardo, musée royal de Madrid. Cette vaste toile, de 11 pieds de haut sur 13 pieds 8 pouces de large, n'a qu'un tort, celui de reproduire un sujet qui a été traité avec une incomparable supériorité par Velazquez, dans un cadre voisin. La composition de Leonardo diffère, d'ailleurs, complètement de celle des *Lances*. Le marquis de Spinola, général en chef des troupes espagnoles, monté sur un cheval blanc richement enharnaché, se penche vers la gauche pour recevoir les clefs de Bréda, que lui présente le gouverneur hollandais, humblement agenouillé. Près de ce dernier se tiennent debout deux officiers, dont l'un montre du doigt le marquis, comme pour désigner celui à qui le vaincu doit prêter obéissance; derrière ce groupe, un palefrenier tient par la bride un cheval alean qui paraît être celui du gouverneur. À la droite du général en chef et un peu en arrière, un autre officier supérieur, le marquis de Leganés, bel homme, un peu obèse, à la chevelure abondante et bouclée, se rengorge sur un magnifique cheval gris cendré. Sa figure, qui dénote sa suffisance et qu'il cherche à rendre énergique en fronçant le sourcil, contraste avec la physionomie bienveillante et distinguée du marquis de Spinola. Un troisième général, suivi d'un serviteur, est debout, au premier plan. Les huit personnages dont nous venons de parler sont groupés sur un tertre et occupent toute la gauche de la composition. Ils sont de grandeur naturelle. Derrière eux se tiennent des soldats armés de piques, et portant des étendards. À droite, les terrains s'abaissent et se déroulent à perte de vue; les remparts et les principaux édifices de Bréda se dressent au milieu de ce vaste paysage; les troupes hollandaises sortent de la ville et défilent devant le front de la cavalerie espagnole, qui a pris position à une petite distance du groupe principal. La perspective de ce vaste panorama est bien entendue, et l'on peut dire avec M. J.-A. Cean Bermudez qu'il régit, dans cette composition, une harmonie parfaite entre les parties, d'où résulte un tout si plein d'illusion que l'on croit voir la nature même. Cette toile, la meilleure que l'on connaisse de Leonardo, a été lithographiée par M. Jollivet, dans la *Collection des tableaux du roi d'Espagne*, publiée par M. Madrazo.

BRÉDA (LA REDDITION DE), tableau de Velazquez, au musée royal de Madrid. Ce chef-d'œuvre représente le marquis Ambrosio Spinola, général génois au service de l'Espagne, recevant, en présence des troupes espagnoles et hollandaises, les clefs de Bréda, que lui remet le prince Justin de Nassau, gouverneur de cette ville. Le vainqueur, couvert d'une cuirasse brunie et tenant de la main gauche son chapeau et son bâton de commandement, a mis pied à terre pour recevoir le vaincu. Son attitude est pleine de dignité, et sa figure spirituelle respire la bienveillance et la bonne grâce. Il appuie amicalement la main droite sur l'épaule du prince de Nassau et semble le complimenter sur sa courageuse défense. Cette façon d'aborder un ennemi malheureux est vraiment noble et touchante. Derrière les généraux sont les officiers et les soldats de leur suite, à droite les Espagnols, à gauche les Hollandais; les premiers, distingués de physionomie et de tournure, et richement vêtus; les autres, larges d'encolure, et couverts de vêtements épais. Parmi les officiers qui accompagnent Spinola, il en est deux dont les têtes, tournées vers le spectateur et parfaitement éclairées, sont évidemment des portraits. Au delà de cet état-major sont rangés les soldats espagnols, coiffés de chapeaux à larges bords et armés de longues piques, qui se détachent sur le fond bleu du ciel, ce qui a fait donner à cette composition le surnom de *Cuadro de las Lanzas* (tableau des Lances) ou simplement les *Lanzas*, sous lequel on la désigne communément en Espagne. Tout à fait à droite se tient, comme à l'écart, un jeune officier, dont la belle tête brune, coiffée d'un grand feutre à plume, passe pour être le portrait de Velazquez lui-même. En avant, le

cheval que vient de quitter Spinola, se présente en raccourci au premier plan. Le côté gauche de la toile est occupé par l'escorte du gouverneur de Bréda, au milieu de laquelle se détachent quelques figures de hallebardiers admirablement peintes. Entre les deux troupes, un grand vide, où se rencontrent le général génois et le prince de Nassau, laisse voir un paysage très-étendu.

Un des biographes de Velazquez, M. W. Stirling, nous apprend que l'artiste peignit ce tableau entre 1645 et 1648, pour le palais du Buen-Retiro, et qu'il y apporta un soin tout particulier, par égard peut-être pour la mémoire de son illustre ami, le marquis de Spinola, qu'il avait suivi en Italie, en 1629, et qui, peu de temps après leur séparation, mourut dans ce pays, victime de l'ingratitude de la cour d'Espagne. Bien que la toile que nous avons décrite ait à peine 4 m. 50 de large et qu'elle contienne un grand nombre de figures, dont celles du premier plan sont de grandeur naturelle, il ne s'y trouve aucune confusion. « Les masses d'ombre et de lumière sont distribuées avec un art infini, dit M. Lavice; tout est clair, distinct; l'air circule librement et la perspective du paysage est excellente. » M. Viardot a dit non moins justement: « Dans cette œuvre immense, tout est d'une perfection égale, tout mérite une égale admiration. L'ensemble est grand et magnifique, les détails prodigieux d'art et de vérité. » Écoutons encore M. Beulé: « Assurément, une capitulation est un sujet peu fécond, d'un intérêt médiocre, et nous passons d'ordinaire avec indifférence devant la peinture officielle, qui rivalise avec les gazettes. Ici, au contraire, rien ne peut rendre le charme qui vous arrête, vous retient, vous ramène et vous retient encore: l'action la plus dramatique n'aurait pas plus de puissance, la peinture la plus voluptueuse plus d'amorces. Tantôt on admire la couleur enchanteuse de cette vaste toile, où les tons, choisis, limpides, harmonieux, prennent par leur juxtaposition une vigueur inouïe; tantôt c'est le paysage qui se déroule plein de clarté, de fraîcheur, où l'air circule véritablement et donne à la nature cette vie muette qui vous enivre; tantôt ce sont les personnages, peints avec tant de naturel, saisis dans le vif de leur action, et nous causant le même plaisir que nous causerait une scène représentée sous nos yeux. Il n'y a rien de sacrifié, rien de conventionnel, même dans les effets et dans les ombres; aucun des artifices permis aux peintres n'a été employé. Tout se montre, tout est interprété, tout se modèle en pleine lumière. Un parti aussi hardi aurait effrayé plus d'un maître. Velazquez en a tiré des beautés si originales et un succès si fier, qu'il est digne de prendre place à côté des plus grands. » Une très-belle esquisse originale du tableau des *Lances*, appartenant à M. Haro, a figuré à l'Exposition rétrospective, au Palais de l'Industrie, en 1866. Le Louvre possède un dessin, étude de cheval, qui est au premier plan du tableau. *La Reddition de Bréda* a été lithographiée par F. de Craene, et gravée au trait dans le *Musée de Reveil et Duchesne*.

BRÉDA (Charles-Frédéric DE), peintre suédois, né en 1759, mort en 1818. Il fut élève de Pasch, mais se forma surtout à l'école des maîtres flamands, dont son père possédait une collection choisie. En 1787, il partit pour l'étranger, où il s'attacha principalement à Reynolds, de Londres. Bréda excellait dans le portrait, et on le regarde, dans ce genre, comme un des plus grands peintres de la Suède. Il fut nommé professeur à l'Académie des beaux-arts de Stockholm en 1796, et anobli en 1812.

BREDAEL (Pierre van BREDA ou), le Vieux, peintre flamand, né à Anvers, florissant pendant la seconde moitié du XVII^e siècle. Quelques biographes placent sa naissance en 1630. Il était probablement fils de Wilhelm van Bredael, qui fut reçu franc-maître de la corporation de Saint-Luc, à Anvers, en 1633. On croit qu'il voyagea en Italie et en Espagne. Il peignit des paysages avec figures dans le genre de Breughel de Velours, mais son coloris est moins léger et moins délicat que celui de ce maître. Le musée de Berlin a de lui un *Paysage avec ruines et animaux*, signé Peeter van Breda. Cet artiste a été souvent confondu avec son fils Jean-Pierre van BREDAEL.

BREDAEL (Jean-Pierre van BREDA ou), peintre flamand, fils du précédent, né à Anvers en 1661, mort vers 1733. Il fut reçu franc-maître de la guilde de Saint-Luc, à Anvers, en 1680, et devint doyen en 1689. Il passa ensuite en Allemagne, où il se mit au service du prince Eugène de Savoie, et il mourut à Vienne. Le musée de cette ville a quatre tableaux de lui: *La Victoire remportée par le prince Eugène sur les Turcs, à Péterwaradin, en 1716; la Bataille de Belgrade, en 1717; une Chasse au vautour et une Chasse au sanglier*; les deux premières toiles sont signées J.-P. van Bredael; les deux autres, J.-P. van Breda.

BREDAEL (Alexandre van BREDA ou), peintre flamand, frère du précédent, né à Anvers, mort vers 1730. Il fut reçu franc-maître de la guilde de Saint-Luc en 1686. Comme son père, Pierre van Breda le Vieux, il peignit des paysages italiens, avec ruines et figures. M. Siret dit qu'il travailla avec Van Huysum. Il pourrait bien se faire qu'il eût suivi son frère Jean-Pierre, en Autriche. Nagler cite une estampe sur la *Constitution Unigenitus*,

exécutée à l'eau-forte par un graveur du nom d'Alexandre Bredael, qui travailla à Prague et mourut à Vienne, en 1733.

BREDAEL (Jean-François van BREDA ou), peintre flamand, fils du précédent, né à Anvers en 1683, mort en 1750. A l'exemple de son père et de son aïeul, il imita Breughel de Velours et aussi Philippe Wouwerman, et fit dans la manière de ces deux maîtres des pastiches qui trompèrent les plus habiles connaisseurs. Ses tableaux se distinguent toutefois de ceux de ses modèles par une facture plus lourde et une couleur plus opaque. Les meilleurs sont: un *Campement militaire, au Louvre; un Cavalier faisant ferrer son cheval et le Départ pour la chasse au faucon, à Dresde; un Paysage avec des chevaux, au musée d'Amsterdam*. Suivant quelques biographes, Jean-François van Bredael habita quelque temps l'Angleterre, retourna à Anvers en 1725 et devint doyen de la corporation de Saint-Luc. — Son fils, François van BREDAEL, peignit dans le même genre, et remplit les fonctions de doyen de Saint-Luc, pendant une partie des années 1733, 1734 et 1735. — Pierre van BREDAEL, le Jeune, reçu franc-maître de la même corporation en 1720, était probablement de la même famille que les précédents. — On cite encore un Jean van BREDAEL, troisième fils de Pierre, qui fut reçu franc-maître en 1783; on ne sait rien de ses ouvrages.

BREDAHL (Niels-Krag), compositeur et poète danois, né vers 1732, mort à Copenhague en 1778. Il fut vice-bourgmestre à Drontheim en Norvège, puis se fixa à Copenhague. Bredahl s'est surtout fait connaître par des opéras, notamment le *Berger irrésoûlu*, le *Solitaire*, le *Recruteur heureux*, imprimés à Copenhague en 1758. Il a traduit en danois les *Métamorphoses* d'Ovide.

BREDAHL (Christian-Hviid), poète dramatique danois, né en 1784. Simple cultivateur, il commença à se faire connaître en 1819, par des œuvres d'un caractère éminemment personnel: ce sont des tableaux grandioses et pleins de fantaisie, dans lesquels, transporté d'une haine ardente contre toute injustice, d'un mépris profond pour tous les abus héréditaires, il peint, dans un style puissant et sous des couleurs sombres et farouches, les vices des diverses classes de la société: les oppressions de la noblesse, l'hypocrisie du clergé, l'avarice des marchands, l'orgueil et l'arbitraire des hommes d'Etat. Mais, à travers ses satires les plus amères, on sent un cœur chaud, une pitié attendrie pour le malheur. Il s'élève souvent jusqu'au sublime et ne manque pas d'une certaine affinité avec Shakespeare, dont il a atteint, dans plusieurs scènes, la splendeur imagée et la force comique; mais son éducation de poète ne fut pas poussée assez loin pour donner à ses ouvrages cette irréprochable perfection de forme, qui lui eût permis d'être rangé parmi les classiques. Tel qu'il est, et malgré ses défauts, il a exercé dans son temps une influence assez marquée, sans pourtant avoir été aussi universellement apprécié qu'il le méritait. Il est vrai que la plupart de ses drames n'étaient point destinés à la scène, et que, lorsqu'ils parurent pour la première fois, ce fut sous une forme véritablement trop confuse et inabordable au public. Outre ses *Scènes dramatiques tirées d'un vieux manuscrit* (Copenhague, 1819-1833, 6 vol.), dont on a publié en 1855 une édition composée seulement de pièces choisies, on a de Bredahl: *Notices de voyage par Limons* (Copenhague, 1821); *Extrait des manuscrits posthumes de Gumba* (Copenhague, 1835), etc.

BREDAL (Pierre), amiral danois, qui vivait au XVII^e siècle. Il débuta dans la marine royale comme simple matelot. En 1658, lorsque le roi de Suède Charles-Gustave, ayant conquis la Fionie, occupa la ville de Nyborg, Bredal se trouvait dans la ville, tandis que quatre vaisseaux placés sous ses ordres (il était alors commandeur) étaient restés pris dans la glace, au milieu du port. Sommé de se rendre, il s'y refusa énergiquement, regagna ses vaisseaux, et les fit inonder d'eau; l'eau se gelant aussitôt, les rendit tout à fait inabornables. Le printemps venu, il s'empressa de lever l'ancre, et ramena sa petite flotte saine et sauve à Copenhague. Cet acte de courage lui valut le grade d'amiral. A l'automne suivant, Charles-Gustave, résolu de s'emparer de Copenhague, entreprit de l'assiéger par mer; mais Bredal, à la tête de ses chaloupes canonnières, fit subir à la marine suédoise une défaite si complète, qu'un seul de ses bâtiments réussit à s'échapper. Le vaillant amiral s'étant porté ensuite à Sønderberg, assiégé par les Suédois, périt à l'abordage d'un grand vaisseau commandé par le brave Ascheberg.

BRÉDALER v. n. ou intr. (bré-da-lé — du picard *berdaler*, gronder entre ses dents). Se dit du bruit que fait le fuseau d'un rouet à filer, quand il est percé d'un trop grand trou: *Ces fuseaux BRÉDALENT*.

BREDASSE s. f. (bre-da-se). Pop. Etourdide, écervélée: *Grande BREDASSE, va!*

BRÉDE s. f. (bré-de — du portug. *bredas*). Bot. On appelle ainsi, dans l'Inde, aux îles Maurice et de la Réunion, et aux Antilles, la *morelle noire*, qui passe à tort en France pour un poison, et par extension plusieurs autres plantes qu'on mange le plus souvent en épinards.

BRÈDE (LA) ou **LABRÈDE**, bourg de France (Gironde), ch.-l. de canton, arrond. et à 16 kilom. S. de Bordeaux; pop. aggl. 639 hab. — pop. tot. 1,499 hab. Commerce de troupeaux; belle église romane, classée parmi les monuments historiques. On y voit le château où naquit l'immortel Montesquieu, le 18 janvier 1689. Ce bel édifice forme un polygone hexagonal de 37 m. de diamètre; un large fossé, creusé dans le roc vif, et alimenté d'une eau limpide et courante, baigne le pied des murs. Au point de vue architectural et considéré dans son ensemble, ce château présente quatre parties: le donjon rectangulaire, du XIII^e siècle; la chapelle, du X^e siècle, autorisée par une bulle de Boniface IX; la tour ronde à machicoulis, du commencement du XIV^e siècle; enfin, des constructions postérieures, d'époques incertaines, élevées entre la partie intérieure et le mur d'enceinte. On pénètre dans le manoir par un vestibule ogival, sur lequel s'ouvre à gauche la grande salle, décorée de portraits de famille et d'une cheminée antique en fer à cheval. De cette pièce on passe dans une autre, la plus intéressante de toutes, celle qui servit de chambre à coucher et de cabinet de travail à Montesquieu; on a conservé avec soin, tel qu'il était autrefois, l'ameublement qui servit à ce grand homme. Le vaste bureau où fut composé *l'Esprit des lois* est encore là, ainsi qu'un volume d'Appien, annoté de la main de l'illustre écrivain. Par un escalier à vis construit dans une tourelle, on monte du vestibule à la bibliothèque, vaste salle située au premier et voûtée en berceau. Contre les murs et au milieu sont les armoires, remplies de livres; au fond s'ouvre une vaste cheminée de 3 m., dont le manteau est couvert de fresques fort anciennes, découvertes depuis peu. A la suite de la bibliothèque placée dans le donjon est une chapelle de 5 m. 50 sur 3 m. 50. Après de la porte de cette chambre se trouve un petit escalier en colimaçon, conduisant à une espèce de cachot, où l'on assure que l'illustre auteur de *l'Esprit des lois* écrivit son chapitre de la liberté du citoyen.

BREDÉMEYÈRE s. f. (bré-dé-mé-iè-re — de *Bredemeyer*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des polygalées, comprenant un arbrisseau de l'Amérique tropicale, imparfaitement connu, et qui paraît devoir être réuni au genre monnina.

BREDENARDE (la), petit pays de l'ancien Târouennais, dans le Pas-de-Calais, arrond. de Saint-Omer; la capitale de ce petit pays était Audruick.

BREDENBACH (Mathias), théologien et controversiste allemand, né à Kersp (duché de Berg) vers 1489, mort en 1529. Il fut principal du collège d'Emmerick, où il termina sa vie. Ses principaux ouvrages de théologie et de controverse sont: *De dissidiis Ecclesiae componendis* (Cologne, 1557); *Apologia pro acerbitatibus in Lutherum* (Cologne, 1557); *Hyperaspistes pro libro de dissidiis Ecclesiae* (Cologne, 1560), etc.

BREDENBACH (Tilmann), théologien et historien allemand, fils du précédent, né à Emmerick vers 1544, mort en 1587. Il fut chanoine à Cologne, où il passa la plus grande partie de sa vie, composant des ouvrages, dont le plus important est l'histoire de la guerre de Livonie: *Historia belli Livonici quod gessit anno 1558 magnus Moscovia dux* (Cologne, 1564).

BREDENBACH, voyageur allemand. V. BREYDENBACH.

BREDENBOURG (Jean), philosophe hollandais, qui florissait à Rotterdam au milieu du XVII^e siècle. Il s'est fait connaître par une réfutation du système de Spinoza, écrite en hollandais, puis en latin, sous le titre de *Energetico tractatus theologico-politici*, etc. (Rotterdam, 1675, in-4°). Ce traité, aujourd'hui fort rare, a été quelquefois joint aux œuvres de Spinoza.

BREDERODE (Renaud), burgrave d'Utrecht, qui vivait au X^e siècle. Il avait été nommé chevalier de la Toison-d'Or par le duc Philippe de Bourgogne, qu'il avait vaillamment secondé dans sa guerre contre les Gantois, lorsque David, bâtard du duc Philippe, et Gysbogi, frère naturel de Brederode, entrèrent en lutte au sujet de l'évêché d'Utrecht. Gysbogi finit par céder l'évêché à David, moyennant quelques dédommagements; mais ce dernier, souverainement irrité de la résistance qu'il avait trouvée dans les deux frères, et redoutant leur influence, les fit jeter en prison, en prétendant que Brederode et Gysbogi, dévoués au parti des Hœksen, avaient voulu l'assassiner, et avaient formé le projet de chasser le duc de Bourgogne de la Hollande. David fit mettre Brederode à la torture, voulant le contraindre ainsi à s'accuser lui-même, et lui fit subir de tels tourments, que le burgrave faillit succomber. Le bruit de ces cruautés excita d'universels murmures, et parvint aux oreilles du duc de Bourgogne. Celui-ci fit conduire Brederode à Rupelmonde, et le traduisit, l'année suivante (1472), devant un tribunal composé de chevaliers de la Toison-d'Or. Déclaré innocent et rendu à la liberté, Brederode vécut encore quelques années, et mourut à Harlem, à la suite d'un repas où l'on croit qu'il fut empoisonné.

BREDERODE (François DE), chef de parti